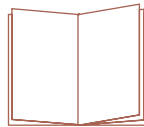


...
de signes protégeant les hommes? Mais bientôt les Chinois eurent l'idée de faire bouillir des morceaux de tissu, dans une grande marmite, et de cette recette naquit une pâte : séchée dans des moules, elle se transforma en papier. Avec le tronc des arbres, ils fabriquèrent la pâte à papier; des feuilles de l'arbre ils gardèrent la souplesse, la pliure et la forme découpée. Des feuilles naturellement ramassées dans la nature, des feuilles mythiques du palmier où la Sybille écrivait ses oracles, on passa à une feuille fabriquée par la main de l'homme. Le texte s'enferma dans un espace limité, loin de la page infinie que représentaient les étendues de sables du désert, dans un autre coin du monde, en Afrique, grandes pages de sable que les tourbillons effaçaient. Les idées des hommes étaient-elles transportées par le souffle du vent? Personne ne peut le dire, mais ailleurs, en Asie Mineure, dans une ville située dans le pays qu'on appelle aujourd'hui la Turquie, un homme se met à rêver d'un support solide, durable pour conserver les pensées humaines. Il regarde par l'une de ses nombreuses fenêtres, du haut de la citadelle : c'est Eumène II, le roi de Pergame. Il voit un troupeau, et son regard se fixe sur une bête énergique et douce à la fois; ce n'est pas son agilité mais sa peau qui le fascine; c'est elle qu'il convoite : ne pourrait-elle pas remplacer le papyrus, dont il manque cruellement depuis que l'Égyptien Ptolémée, jaloux de la bibliothèque de Pergame, refuse de l'approvisionner en papyrus? L'écriture des hommes transportée sur des peaux de bêtes à travers le monde ! Il fait préparer la peau de mouton : grattée, lissée, affinée, elle prend le nom de parchemin, par ressemblance avec le nom de la ville de Pergame. Ce nouveau support était souple et il se pliait, la forme du livre en fut bouleversée. Le parchemin voyagea dans le monde et dans le temps, et le livre prit de nouvelles formes. On le plia deux fois et on l'appela cahier, on assembla plusieurs cahiers et ce fut un codex, dont on pouvait tourner les pages, comme tout le monde le fait aujourd'hui. Mais le parchemin était cher et long à préparer, il fallait tuer quinze bêtes pour obtenir un livre de petit format, et le papier, depuis la Chine, avait aussi continué son voyage... Lui aussi se transformait en rouleau, en accordéon, en codex. Ainsi, le livre naissait plusieurs fois et d'un pays à l'autre il ne se ressemblait pas, mais dans tous les univers qu'il éclairait il déposait de minuscules maisons de mots qui ne s'éteignaient pas, il allumait des mémoires qui pouvaient voyager, il transmettait, il abrégait, il déployait, il donnait à voir et à toucher ce qu'on ne pouvait ni voir ni toucher, il parlait sans faire de bruit, il distribuait ses ombres et ses clartés, ses fenêtres, ses ouvertures.



Comment les livres ont-ils commencé? Petite histoire du livre contée

L'homme vit sur la terre comme sur un grand livre. Sur les veinures des cailloux, sur les strates des rochers, dans les traces laissées par les divers animaux qui peuplent la terre, des messages sont à déchiffrer. L'homme a longtemps observé la terre et a ensuite eu l'idée d'inscrire également sa présence, de laisser sa trace volontairement, afin de la transmettre aux autres hommes. Il a dû trouver un moyen de conserver sa mémoire, ses rêves et ses pensées...
Et ce ne fut pas tout de suite dans un livre!

Le livre que l'on peut tenir aujourd'hui dans les mains a une longue et lointaine histoire. Bien avant que Gutenberg n'invente, au milieu du xv^e siècle, la multiplication industrielle du livre, les sociétés humaines avaient pris l'habitude de confier à toutes sortes de supports la mémoire de leurs rêves ou de leurs pensées, pour communiquer ou pour se souvenir, pour conserver la trace. Mais les tout premiers livres, à quoi ressemblaient-ils et qui les a inventés? À Sumer, au début du iv^e millénaire, on disait que le premier livre était le firmament, on racontait que la première écriture était celle des étoiles que les dieux traçaient en clair sur sombre à travers le parcours des astres, on disait que la première langue était à traduire des étoiles. Le premier support de l'écrit était la peau du ciel.

Le ciel était un immense livre et quand les hommes levaient les yeux vers les étoiles, ils apercevaient sur le miroir brillant de la nuit des constellations scintillantes comme autant de poussières de phrases...

Et, sur la terre, les rois qui ne connaissaient pas cette langue et qui ne savaient pas lire cette écriture la faisaient traduire, traduire des étoiles par les devins du royaume.

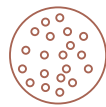
Les devins scrutaient le ciel et quand ils apercevaient des éclipses ou notaient des anomalies dans le cours des astres, ils prédisaient de grands bouleversements. Et c'était un métier difficile car les rois n'aimaient pas qu'on leur annonce de mauvaises nouvelles. Ainsi, brillait au-dessus des hommes le premier livre, comme un immense champ de messages inaccessibles.





Un jour, quelqu'un donc, dont on ne sait rien, eut l'idée d'écrire lui-même des messages adaptés à la taille de son propre corps : il chercha comment refléter le ciel dans l'espace réduit de sa main. Il chercha tout autour de lui, au bout de ses doigts, à l'extrémité de ses yeux, dans son environnement immédiat ce qui pouvait bien servir de support à ses messages et il trouva l'argile, la terre même, rouge et malléable, qui faisait la grande richesse de la Mésopotamie, loin sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, dans le pays qu'on appelle aujourd'hui l'Irak. On racontait que le dieu de ce pays, Enki, né lui-même du limon qui fertilise les rives du fleuve, créa l'homme à partir d'une motte de terre.

On racontait aussi que dans cet endroit du monde, au IV^e millénaire avant notre ère, un berger – appelons-le Engar – avait quitté sa ville d'Uruk pour mener son troupeau dans les rouges montagnes. Avant de partir, il avait compté soigneusement ses animaux, puis l'argile qui l'entourait lui avait donné une idée. Il ne lui fut pas difficile d'en extraire une petite boule qu'il pétrit entre ses doigts comme une petite terre et, à l'intérieur de la petite boule, il glissa des petits cailloux taillés en forme de lentilles ou de triangles qui lui permettaient d'enregistrer le nombre exact des bêtes du troupeau. Sur cette boule d'argile qu'on appelle « bulle », il inscrivit deux messages : un premier signe correspondant au nombre de petits cailloux placés à l'intérieur, un deuxième signe expliquant à qui appartenait le troupeau. Le voilà qui gravit les hautes montagnes, suivi de ses moutons bêlant ; au bout de deux heures de marche, sa vue se trouble, son souffle se ralentit. Il distingue à une centaine de mètres la silhouette d'un homme ! Il reconnaît le berger aux étoiles – appelons-le Dingir – ; celui-ci se tient immobile, guettant de son œil bleu et perçant l'apparition de la lune et des astres. La montagne est sa vie, l'argile est son lit et le ciel est son livre de chevet. Jamais il ne redescend vers les villes. Engar arrive à ses côtés, et avant même qu'il ne parle, Dingir a deviné sa lassitude : il propose de mener lui-même le troupeau jusqu'au pâturage à l'herbe fraîche et verte. Engar pourra dormir un moment. À peine le troupeau est-il reparti qu'il dort déjà, bercé par le souffle du vent. Il croit rêver lorsque tinte près de son oreille la cloche du mouton noir, le plus vieux et le plus sage de ses animaux. Les yeux voilés par le sommeil, Engar découvre son troupeau bêlant à ses côtés. Mais d'un coup ses sourcils se froncent : le troupeau lui semble amoindri. Dingir aurait-il caché quelques bêtes dans la montagne pour venir les chercher ensuite et les vendre au marché, dans la vallée ? Il saisit la bulle d'argile enfermée dans le sac de peau qu'il conservait tout contre son corps. D'un geste sec et enragé, il la brise contre un rocher.



Il en sort vingt cailloux. Il compte ses bêtes : elles sont vingt. Dingir ne l'a donc pas trahi ! Son sommeil à même la terre argileuse a dû troubler sa vue... Ainsi, avec l'invention du berger – était-ce Engar, était-ce un autre ? Nul ne le saura jamais –, les premiers messages étaient des chiffres. Ils voyageaient sans être vus à l'intérieur d'une enveloppe d'argile qui les abritait et les cachait. Ainsi les premiers livres étaient-ils nomades, ils tenaient dans la paume d'une main et ils transportaient les messages dans une poche d'ombre, une enveloppe de terre rouge.

Mais petit à petit, le système évolua : on continua de graver les signes sur l'extérieur de la bulle mais l'intérieur resta vide. Alors la bulle d'argile fut le plus souvent aplatie pour devenir une petite tablette légèrement arrondie. Elle tenait dans la paume de la main, on pouvait y graver, à l'aide d'un roseau taillé en pointe, tous les signes qu'on inventait pour dire le mouton, l'orge ou la chèvre, et inscrire à côté les chiffres qui les comptaient. On pouvait y classer les choses et les mots, la mémoire des hommes pouvait s'y déposer, les récits ou les prières pouvaient déborder sur plusieurs tablettes qu'on empilait dans les premières bibliothèques, que les rois pouvaient rassembler pour qu'on s'en souvienne. Mais l'histoire ne faisait que commencer, l'élan était donné, et d'autres hommes, ailleurs, en même temps ou beaucoup plus tard, cueillirent tout ce qui leur venait comme support pour écrire. Au bord du Nil, au III^e millénaire, les Égyptiens trouvèrent le papyrus, qui poussait là en abondance, léger comme l'air, facile à transporter et à ranger. Avec ces plantes préparées, découpées en lamelles, collées les unes aux autres grâce au suc précieux de la plante, les Égyptiens formèrent des rouleaux. Ce nouveau livre était fragile et il fallait le protéger des insectes et de l'humidité. On le conservait parfois dans des jarres de bois ou d'argile remplies d'une odorante huile de cèdre. Le rouleau de papyrus voyagea en Grèce puis à Rome, mais le climat, moins chaud et moins sec qu'en Égypte, n'était pas favorable à la conservation de ce nouveau support. De nombreux rouleaux disparurent, enfouis dans la terre ou émiétés dans les airs. En Asie, les hommes inventèrent de tracer leurs signes sur des végétaux : les textes s'enroulaient sur l'écorce de bouleau, se déployaient sur des feuilles de palmiers en Inde ou sur les tiges de bambou en Chine ; ils s'étiraient aussi sur des bandes de soie longues de plusieurs mètres qu'ils entouraient autour d'un bâton. Les hommes s'enveloppaient-ils de ces livres soyeux pour se protéger du froid et du vent ? Les livres devenaient-ils des tentes, comme un ciel peuplé

